

Pour un atlas linguistique des côtes de l'Atlantique

Patrice Brasseur (CNRS Nantes)

A la suite de l'*ALF*, les dialectologues ont traditionnellement porté leur intérêt sur les parlers paysans. Plus de 50 volumes ont été publiés à ce jour dans la collection des atlas linguistiques régionaux français, tandis qu'aucun travail de ce type n'existe encore pour les côtes. Les glossaires côtiers sont peu nombreux et le vocabulaire maritime lui-même étrangement absent des dictionnaires.¹ Il est souvent difficile de trouver des définitions précises aux réalités maritimes, tant il est vrai qu'une partie du vocabulaire technique échappe aux lexicologues.²

¹Parfois même on remarque une certaine incohérence dans l'accueil des entrées. Le première édition du dictionnaire *Robert*, par exemple, donne *noroît* et *suroît* dans les pages principales, mais *nordet* et *suet* dans le *Supplément*.

²Pour se persuader de la complexité du vocabulaire technique maritime le plus traditionnel, il suffit de parcourir une revue spécialisée comme *Le chasse-marée*. Le n° 13 de cette revue, par exemple, paru au cours du quatrième trimestre de 1984, publie un article de F. Renault intitulé "Les plattes de Villerville, des flambarts armés au chalut", que nous avons dépouillé de la p. 13 à la p. 21. Nous avons relevé les mots techniques susceptibles de figurer dans les 10 premiers volumes actuellement publiés du *TLF*. *Amure*, *aussière*, *bordé*, *caillebotis*, *carène*, *drisse*, *écoute*, *écubier*, *emplanture*, *estran*, *flèche*, qui sont des mots d'un usage relativement courant, y sont définis. On trouve aussi dans le *TLF* *apiquage*, *balancine*, *cargue*, *corne*, *empointure*, *étambrai*, *flambart*, *galoche*. Mais *apôtre* (chacune des deux allonges qui consolident et retiennent le *beau-pré*), *bôme* (synonyme de *gui*) et le p.p. *bômée*, *bout-dehors* (pièce de mâture qu'on ajoute à une vergue pour porter des voiles supplémentaires quand le vent est faible), *can* (face la plus large d'une pièce de bois rectangulaire), qui n'appartient pas exclusivement au

Le GRECO 9 du CNRS a mis en chantier en 1980 un atlas linguistique des côtes qui comprendra deux volets, puisque les littoraux méditerranéen et atlantique, qui possèdent chacun leurs spécificités, ont été dissociés. Pour l'Atlantique, la Manche et la Mer du Nord, un questionnaire a été rédigé sur la base de travaux existants et d'enquêtes préliminaires. 82 points ont été retenus et une vingtaine d'enquêtes ont été menées. La zone d'investigation s'étendra de Bray-Dunes à St-Jean-de-Luz. Ce sera donc un atlas multilingue, qui regroupera des formes flamandes, d'oïl, bretonnes, occitanes et basques. L'alphabet phonétique est unique, bien entendu. Et nous avons résolu le problème de la coexistence des formes bretonnes avec les autres. Le travail est organisé régionalement et nous tenons régulièrement des réunions de coordination.

1- Un atlas des côtes
-Les parlars côtiers

La France dialectale est à l'évidence une France essentiellement rurale, où la géographie linguistique est complexe. Les communautés de pêcheurs sont souvent plus denses et regroupées dans de petites villes, là où le site est favorable. La cohésion des parlars de pêcheurs est importante et leur rupture avec ceux de l'arrière-pays souvent nette. C'est le cas en Normandie par exemple d'Yport ou de Grandcamp, qui ont fait l'objet d'enquêtes complémentaires de l'ALN (respectivement 113 O et 35 N). Nous n'entreprendrons pas ici de montrer l'originalité de ces parlars. Il suffit de se reporter aux données de l'ALN. D'une manière générale, on peut affirmer qu'en Normandie les voyelles finales des parlars côtiers sont plus ouvertes que celles des parlars paysans et qu'en tous cas la différenciation est surtout d'ordre phonétique. L'écart important qui semble exister au niveau lexical est dû au fait que pêcheurs et paysans ont, dans le domaine professionnel, des préoccupations tout à fait différentes. Les pêcheurs ignorent presque totalement ce qui concerne la flore, l'élevage et l'agriculture en général ou n'en ont que des connaissances minimales. L'expérience des enquêtes montre qu'ils répugnent à parler de ces sujets, même s'ils les connaissent peu ou prou. Quant aux paysans, ils ne s'intéressent pas aux réalités littorales non alimentaires, sauf exception, et n'ont évidemment qu'une très vague idée des notions techniques qui concernent les métiers de la mer.

vocabulaire maritime, et *encornat* (demi-réa garnissant une mortaise dans lequel passe un cordage) ne figurent pas dans le TLF. Il s'agit pourtant de réalités quasiment contemporaines, et non de mots locaux comme *taberins*, en italique dans le texte.

De plus, les activités qu'un nombre restreint de pêcheurs sont très variées. Les activités sont très spécialisées: charpentiers, tâches très diverses. Ceci dans le choix des informations une même région, tous tiqué le même type d'élevage instruments, etc...

On pourra s'étonner de pêcheurs et parlars paysans ont des attaches paysannes activité saisonnière. Les étaient souvent contraindre peu de culture, au moins responsabilité dès que la grande pêche à Terre-Neuve main-d'oeuvre d'ouvriers décennies, d'avril en octobre de St-Pierre ou du Grand-Banc, piqueurs, trancheurs mer qu'une activité d'ap

Les parlars du littoral rapports avec ceux de l'intérieur pour ainsi dire de liens. comme dans leurs relations ont également une attitude ne faut pas chercher d'activités qui mettent en scène l'animal Cet animal n'apparaît les relatives.⁴ Un autre exemple monde rural se trouve dans Grand-Fort Philippe (D) et saisit tout ce qui pa

³ Selon nos enquêtes, va sur la côte cauchois ville (Manche), en con fontaine à ieau, l' (Manche). Les queues (Manche) des laminaire.
⁴ Même si elles sont trouvera toujours un i roussette est coloré son nom. (v. note 3).

De plus, les activités maritimes, qui ne concernent toujours qu'un nombre restreint de personnes, presque exclusivement des hommes, sont très variées. Les corps de métiers étaient autrefois nombreux et très spécialisés: charpentiers, calfats, voiliers ou poulieurs ont des tâches très diverses. Ceci risque d'avoir des conséquences importantes dans le choix des informateurs, pour une enquête détaillée. Mais, dans une même région, tous les agriculteurs pratiquaient ou avaient pratiqué le même type d'élevage, les mêmes cultures, avec les mêmes instruments, etc...

On pourra s'étonner des écarts phonétiques existant entre parlars de pêcheurs et parlars paysans. En effet, presque tous les pêcheurs ont des attaches paysannes. La plupart ne font de la pêche qu'une activité saisonnière. Les petits pêcheurs des côtes de la Manche étaient souvent contraints d'élever quelques animaux et de faire un peu de culture, au moins de jardinage, laissant aux femmes cette responsabilité dès que la belle saison permettait la pêche. Quant à la grande pêche à Terre-Neuve ou en Islande, elle a déporté toute une main-d'oeuvre d'ouvriers agricoles ou de petits paysans pendant des décennies, d'avril en octobre. Et ces manoeuvres de la mer, graviers de St-Pierre ou du French Shore, pêcheurs en doris des goélettes du Banc, piqueurs, trancheurs, saleurs, tous n'ont fait du métier de la mer qu'une activité d'appoint.

Les parlars du littoral entretiennent pour ces raisons quelques rapports avec ceux de l'intérieur et le lexique non spécialisé sert pour ainsi dire de lien. Mais les pêcheurs gardent, dans leurs parlars comme dans leurs relations entre eux, des rapports privilégiés. Ils ont également une attitude commune vis à vis du monde rural. Il ne faut pas chercher d'autres explications par exemple aux métaphores qui mettent en scène le nom de la vache,³ symbole de la paysannerie. Cet animal n'apparaît le plus souvent que dans des désignations péjoratives.⁴ Un autre exemple de ce jugement déprécié qui affecte le monde rural se trouve dans le nom du bernard-l'hermite appelé *paysan* à Grand-Fort Philippe (Pas-de-Calais): cet animal vit dans sa coquille et saisit tout ce qui passe à proximité!

³ Selon nos enquêtes, *vaque* désigne par exemple une grande roussette sur la côte cauchoise (Seine-Maritime), l'anémone de mer à Audeville (Manche), en concurrence avec une forme motivée plus "neutre" *fontaine à ieau*, l'aplysie (lièvre de mer) à Urville-Nacqueville (Manche). Les *queues de vache* (ou *éteules*) sont à Granville (Manche) des laminaires (algues).

⁴ Même si elles sont motivées, ou remotivées, par ailleurs. Il se trouvera toujours un informateur pour expliciter la motivation: la roussette est colorée comme une vache normande, par exemple. D'où son nom. (v. note 3). Pourquoi pas? Serions-nous tenté d'ajouter.

-Nécessité d'étendre l'enquête à toute la côte atlantique

L'entreprise de l'atlas des côtes ne souffre pas du petit nombre de documents ou d'enquêtes existantes ni de l'aspect technique du vocabulaire étudié. Mais elle doit nécessairement porter sur tout l'espace maritime. Les tentatives d'explications étymologiques parcelaires, régionalistes, sont souvent insuffisantes. On ne peut envisager de faire de la géographie linguistique ou même de l'étymologie dans ce domaine sans multiplier les formes, ce qui étend considérablement les enquêtes. D'autre part, ici plus qu'ailleurs, les limites linguistiques sont ténues. Emprunts et interférences sont quasiment la règle. Dans la société des pêcheurs, en effet, le besoin de communiquer semble beaucoup plus vif que chez les paysans, qui vivent souvent en autarcie. F. Zonabend, dans un article récent,⁵ décrit la convivialité entre pêcheurs de la Hague et d'Aurigny. De même, les pêcheurs de l'île de Sercq me parlaient de l'amitié qu'ils portaient à tel ou tel patron de Carteret ou de Diélette, avec qui il leur était arrivé naguère d'échanger du pain et du vin français contre de la boëtte. Et les pêcheurs de Port-en-Bessin ou Fécamp connaissent bien Plémue (Plymouth), Wémue (Weymouth) ou Wi (Wight) pour s'y être souvent mis à l'abri du mauvais temps. C'est ainsi que *lapin*, mot tabou des marins, car il porte malheur à qui l'emploie à bord, se dit *rabèche* dans le parler de Port-en-Bessin. Nous y voyons un emprunt à l'anglais *rabbit*, qui est d'ailleurs lui-même d'étymologie inconnue.⁶

D'autre part, nous avons montré ailleurs les limites de la notion de dialecte, spécialement à propos des parlers normands.⁷ Tout au plus peut-on envisager des aires d'extension minimale ou maximale. Ceci vaut parfois pour les phénomènes phonétiques et toujours pour le lexique. Regarder les dialectes comme autant d'unités possédant une phonétique, un lexique, une syntaxe propre est certainement une facilité dont il ne faut pas se priver, mais donne une vision étriquée de la langue. C'est en cela que les dialectologues se distinguent des néo-régionalistes, qui appliquent aux parlers locaux une idéologie jacobine héritée de l'enseignement traditionnel, standardisateur.

⁵"Une perspective infinie; la mer, le rivage et la terre à la Hague (presqu'île du Cotentin)" dans *Etudes rurales*, janv-juin 1984, p. 163-178.

⁶Cet exemple est un cas particulier: l'emprunt peut être une manière d'éviter le mauvais sort attaché à tel ou tel signifiant. Mais les anglicismes sont nombreux dans les refrains des chansons de marins. Et nous avons récemment entendu le mot *skwik* 'encornet' à Dieppe, qui est évidemment un emprunt à l'anglais *squid*.

⁷Voir "Les frontières dialectales en Normandie" dans les *Actes du XVI^e Congrès International de linguistique et philologie romanes*, Palma de Mallorca 1985, tome II, p. 573-590.

Comme tout organ...
même si mainten...
de son identité...
(du norois *falk*, ...
largement les lin...
ciennes" pénètre...
pour le vocabulai...
réparti sur un ter...
notion d'isoglosse...
d'intérêt sinon de...
l'espace à enquête

-Restreindre

Un atlas des...
ble du vocabulaire...
D'ailleurs ce voca...
tiel des notions u...
parties du bateau...
de la Royale. Le c...
permis une certai...
petites ou grandes...
sources marines s...
vocabulaire techni...
mais il laisse aux

La variation...
pas forcément à la...
localités enquêtée...
à entrée latérale...
les pêcheurs s'en...
paysans sur celle...
dans les atlas r...
mité du lexique ré...
aux spécificités...
monographies le so...
filet dérivant en...
les) dans l'estuai...
activités très lo...
mytilliculture, l'...
avec un réseau de p...

Plus le terr...
une évidence. Donc

⁸Article cité ci-d...

Comme tout organisme vivant, le dialecte est en mouvement permanent, même si maintenant ce mouvement l'entraîne vers la perte progressive de son identité. Un mot d'origine aussi assurément normande que *fale* (du norois *falr*, FEW 3,392) possède une aire d'extension qui dépasse largement les limites provinciales, tandis que les influences "franciennes" pénètrent jusqu'en Basse-Normandie.⁹ Ce qui est observable pour le vocabulaire rural l'est a fortiori pour le lexique maritime, réparti sur un terrain pour ainsi dire linéaire. Par conséquent, la notion d'isoglosse, telle qu'on l'entend habituellement, manque ici d'intérêt sinon de pertinence. La dispersion des formes est grande, l'espace à enquêter est vaste.

-Restreindre le questionnaire

Un atlas des côtes ne peut certainement pas appréhender l'ensemble du vocabulaire technique, point par point, sous peine de dilution. D'ailleurs ce vocabulaire est peu dialectal ou même régional. L'essentiel des notions utilisées par les marins en ce qui concerne les parties du bateau, la voilure, la manoeuvre, etc... est passé au moule de la Royale. Le corporatisme des charpentiers de marine a également permis une certaine unification du lexique. Mais les embarcations, petites ou grandes, les techniques et modes d'exploitation des ressources marines sont régionales, souvent même locales. Certes le vocabulaire technique général s'adapte assez bien aux spécificités, mais il laisse aux régionalismes une part qui n'est pas négligeable.

La variation dans les formes de tel ou tel engin de pêche ne nuit pas forcément à la comparabilité des mots recueillis dans les diverses localités enquêtées. Un casier à crustacés, qu'il soit rond ou carré, à entrée latérale ou supérieure, garde la même fonction partout. Et les pêcheurs s'entendent aussi bien sur la notion de casier que les paysans sur celle de charrue. D'autre part, le but qu'on a recherché dans les atlas régionaux de mieux pénétrer, si je puis dire, l'intimité du lexique régional, en adaptant la thématique des questionnaires aux spécificités, ne nous concerne pas, bien sûr. Nous laisserons aux monographies le soin de décrire par exemple la pêche du hareng au filet dérivant en Mer du Nord ou la pêche aux pibales (frai d'anguilles) dans l'estuaire de la Gironde. Et nous étudierons sans doute les activités très localisées et hautement spécialisées que sont la mytilliculture, l'ostréiculture ou l'exploitation des marais salants avec un réseau de points différent.

Plus le terrain est vaste, plus la variabilité est grande. C'est une évidence. Donc, plus le domaine d'enquêtes est étendu, plus le

⁹Article cité ci-dessus.

questionnaire doit être réduit, pour un rendement maximal. Mais, compte tenu des restrictions qui nous sont imposées par l'aspect peu dialectal de certains champs sémantiques (voir supra), il reste un vaste champ d'investigations possible. Le nombre de notions communes, particulièrement dans le domaine de la flore et de la faune, est important, comme le montre le questionnaire. Le relief côtier, les techniques de capture du poisson, les outils varient. Certains poissons communs dans le Golfe de Gascogne sont rares dans la Manche ou la mer du Nord. Mais nous n'étudions pas la fréquence absolue des termes connus. Et souvent même tel pêcheur sait le nom d'un poisson qu'il n'a vu qu'une fois dans sa vie. La rareté de la chose n'implique pas du tout la rareté du mot. C'est ce qui nous importe.

-Étendre l'enquête: un atlas de l'Atlantique Nord

Ainsi donc, la disparité des signifiés et la relative homogénéité du vocabulaire technique maritime se prêtent mal à un travail de géographie linguistique classique. Ce n'est pourtant pas pour cette raison que les entreprises effectuées dans ce domaine ont été limitées régionalement.⁹

Nous voulons donner la vision la plus large possible des phénomènes linguistiques en jeu, en étendant au maximum le terrain d'enquête. Car un atlas atlantique ne sera complet que s'il concerne également les régions côtières francophones d'Amérique du Nord: la Côte Nord, la Gaspésie, la Baie des Chaleurs et les côtes du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et de l'Île du Prince-Édouard, ainsi que les Îles de la Madeleine, la presqu'île franco-terreneuvienne de Port-au-Port et St-Pierre-et-Miquelon.

Le *parler populaire du Québec et de ses régions voisines*, de G. Dulong et G. Bergeron (Québec 1980) comporte déjà un certain nombre de points typiquement acadiens: 8 dans les Provinces Maritimes, auxquels il faut ajouter quelques points sur la Côte Nord et aux Îles de la Madeleine. Avec *Les parlers français d'Acadie* de G. Massignon (Klincksieck, Paris 1967), c'est aujourd'hui le seul ouvrage de référence qui traite de l'ensemble acadien. Mais aucune de ces deux sommes n'aborde de manière quelque peu approfondie le domaine maritime. C'est une lacune importante que comblerait un *Atlas linguistique des côtes* doté d'un réseau d'enquêtes beaucoup plus serré que les travaux précédents, donnant ainsi une image plus fidèle de la réalité linguistique ac-

⁹Les enquêtes de G. Massignon sur les côtes de la Loire à la Gironde sont restées inachevées. L'important travail d'Alain Le Berre, *Ichthyonymie bretonne* (Brest 1973), dont le tome II concerne les noms des animaux marins dans plus de cent points d'enquêtes, est limité à la Bretagne celtique et ignore le français régional.

tuelle et apportant
éteints dans la régi

2- Quelques probl -Inadéquation

La première p
soigneusement l'obje
crabe, par exemple,
rieur des différent
parlers d'oïl, *krab*
Normandie *crabe* (sou
mer (*maïa*). Pour
dans la langue comm
appelée *krank*. La
bien évident que la
porté sur l'objet.
pattes et d'une car
araignées ne font
les éléments d'appr
mais aussi pinces
capture, saison, et
différenciation son
avoir d'intérêt que
faire l'objet d'un
leurs, cette précau
large part aux ca
d'ailleurs permettr

A St-Pierre-et
lièrement la morue.
gadidés sont appelé
leurs, tous les p
les poissons mais a
de mer. La définiti
ce qui vit et se dé
par excellence res
formulation est inc
partie. La langue
n'est d'ailleurs pa
désigne-t-il l'orme
arbres. (C'est le p
désigne le tout).

Dès lors quel
St-Pierre-et-Miquel

tuelle et apportant de nombreux témoignages de mots aujourd'hui éteints dans la région mère.

2- Quelques problèmes d'enquêtes spécifiques à l'atlas des côtes
-Inadéquation de la langue savante à la pensée populaire

La première précaution à prendre en enquête est de définir soigneusement l'objet de chaque question. L'appellation collective *crabe*, par exemple, ne présente pas de variantes lexicales à l'intérieur des différentes langues concernées par l'atlas: *crabe* dans les parlers d'oïl, *krank* en breton, etc... Mais que recouvre-t-elle? En Normandie *crabe* (souvent féminin) désigne pour certains l'araignée de mer (*maïa*). Pour d'autres c'est l'ensemble de ce qu'on appelle *crabe* dans la langue commune. Mais en Bretagne l'araignée est rarement appelée *krank*. La polysémie n'est cependant qu'apparente. Car il est bien évident que la catégorisation dépend essentiellement du regard porté sur l'objet. C'est seulement la forme du crustacé, pourvu de pattes et d'une carapace, que voit le terrien, pour qui tourteaux et araignées ne font pas partie de l'univers quotidien. Pour le pêcheur, les éléments d'appréciation sont nombreux: forme (pattes et carapace, mais aussi pinces ou absence de pinces) modes de capture, lieux de capture, saison, etc... Mieux l'objet est connu, plus les critères de différenciation sont nombreux. Donc, si le mot *crabe* lui-même ne peut avoir d'intérêt que pour une étude phonétique, sa définition doit faire l'objet d'une question. Dans le domaine technique plus qu'ailleurs, cette précaution est nécessaire. L'atlas devra ainsi faire une large part aux cartes sémasiologiques, cette présentation pouvant d'ailleurs permettre de traiter certaines données partielles.

A St-Pierre-et-Miquelon, le mot *poisson* peut désigner particulièrement la morue. La morue est même tellement *poisson* que les autres gadidés sont appelés des *faux poissons*. Mais, bien sûr, comme ailleurs, tous les poissons sont aussi nommés *poissons* et non seulement les poissons mais aussi les mollusques, les crustacés, jusqu'aux puces de mer. La définition de *poisson* pourrait être en quelque sorte: "tout ce qui vit et se déplace dans ou au bord de la mer". Mais le poisson par excellence reste la morue. Pour un esprit scientifique, cette formulation est incohérente, puisqu'on ne peut confondre le tout et la partie. La langue supporte pourtant bien cette situation. Cet exemple n'est d'ailleurs pas unique. Ainsi à Créances (pt14 de *ALN*), *orme* désigne-t-il l'orme comme en français commun mais aussi l'ensemble des arbres. (C'est le processus inverse qu'on observe ici: la partie désigne le tout).

Dès lors quel est le véritable statut des mots *poisson* et *morue* à St-Pierre-et-Miquelon? Leur sens est étroitement lié au contexte.

L'énoncé "j'aime le poisson" par exemple signifie "j'aime la morue" ou peut-être même, comme en français commun "j'aime tous les poissons comestibles", certainement pas comme on l'attendrait selon le sens du mot à St-Pierre "j'aime le poisson en général", ce qui incluerait les puces de mer! comment classer l'églefin qui est, selon le contexte, "poisson" ou "faux poisson"? On voit donc que la première difficulté consiste dans le fait que les notions de la langue savante ne peuvent pas être immédiatement superposées à celles de la langue populaire que nous étudions et qu'une redéfinition sera souvent nécessaire.

Cependant l'enquêteur apprendra à éviter les questions du genre "comment appelez-vous ça?" (on montre tel coquillage). Une telle question pourra par exemple amener la réponse *une coque blanche*. Le coquillage suivant étant appelé *coque bleue*, on aura tôt fait de comprendre que tous les bivalves sont des *coques* et que les appellations *coque blanche* ou *coque bleue* sont purement descriptives, sans usage réel. De plus, la description des parlars côtiers doit tenir compte du fait que les locuteurs se réfèrent implicitement à des catégories qui n'ont pas d'existence dans la nomenclature scientifique.

D'autre part, la simple reconnaissance d'espèces communes, qui ne nécessite généralement pas de connaissance scientifique particulière, peut devenir floue. *Lieu* désigne, chez les pêcheurs jersiais, tout à la fois le lieu jaune (*pollachius pollachius*) et le lieu noir (*pollachius virens*) comme en français, mais aussi le merlan, poissons que les pêcheurs distinguent pourtant facilement ailleurs que dans les Iles anglo-normandes. A fortiori, des espèces mal connues, rarement capturées, peuvent-elles être confondues. Mais c'est une autre question.

De plus, si l'on connaît ordinairement un nom générique pour chaque poisson, représentant ce qu'on pourrait appeler le poisson-type, on emploie parfois un nom particulier pour le mâle ou la femelle. C'est le cas de la raie mâle à St-Pierre-en-Port (Seine-Maritime) par exemple: le *couillard*, ou du homard femelle portant des oeufs à Granville (Manche): *fumelle à grains*. Très souvent, outre le poisson-type, des mots caractérisent les écarts. A St-Pierre-et-Miquelon où la morue est abondamment pourvue d'appellatifs, une grosse morue est une *caouenne*; une petite est un *moruet* (prononcé/morwa/), un *tapin*, un *piston*. Mais qu'est-ce qu'une grosse morue? Quand devient-elle une *caouenne*? Quelle est la valeur de *moruet*, *tapin*, *piston*? Ces mots sont-ils également péjoratifs?

La notion de jeune animal, rarement utilisée dans le domaine des poissons, entraîne des confusions à propos des oiseaux, tout comme la variation dans le plumage selon les époques de l'année. Si l'on distingue parfois les diverses espèces de goélands, tous les jeunes et immatures, dont le plumage est différent de celui des individus

adultes, sont cons
blance à cet âge de
à une espèce prop
l'objet est facilem
la référence const
critères autres que
essentiels.

Quoi qu'il en
clature de la faune
nom vulgaire d'un
notions de petite m
pour la nomenclatu
Tandis que le dial
sant au locuteur l
pas de norme object
notion fonctionne
dienne. Et c'est ce
nous éviterons de
signifiant. Nous ne
même rubrique que

-L'importance

Depuis toujou
revendeurs sont dir
les poissonniers m
que sous le nom de
peut voir des *bulot*
du concurrent et le
diffusion de l'appe
et leur autonomie p
de termes comme *la*
subversion linguist
monette et *lotte*
vente. Ils ne repré

Les appellatio
non, la confusion

¹⁰ La *saumonette* des
sette (*scyliorhin*
tablement abrasiv
ce mot désigne
partie comestible
effet une gueul
lui a valu des no
dierons ailleurs.

adultes, sont considérés dans leur ensemble, à cause de leur ressemblance à cet âge de la vie. Parfois même on pense qu'ils appartiennent à une espèce propre. Ceci est sans importance pour l'enquêteur, car l'objet est facilement identifié. Mais la formulation des questions, la référence constante aux illustrations, et souvent même à des critères autres que l'aspect (cris, comportements, nids, etc...) sont essentielles.

Quoi qu'il en soit, le dialectologue n'a pas à établir une nomenclature de la faune ou de la flore. Pour le scientifique, *morue* est le nom vulgaire d'un poisson du genre *gadus* et de l'espèce *morrhua*. Les notions de petite morue ou grosse morue ne présentent aucun intérêt pour la nomenclature. Ces notions ne sont même pas quantifiables. Tandis que le dialectologue les prend évidemment en compte, en laissant au locuteur l'appréciation de ce qui est petit ou gros. Il n'y a pas de norme objective pour définir la morue-type. Pourtant cette notion fonctionne correctement dans la pratique linguistique quotidienne. Et c'est cela seulement qui nous intéresse. A partir de là, nous éviterons de confondre variation du signifié et variation du signifiant. Nous ne rangerons pas *petite morue* ou *grosse morue* sous la même rubrique que *morue*, pas plus que *jeune goéland* avec *goéland*.

-L'importance des appellations commerciales

Depuis toujours sans doute, les noms des poissons chez les revendeurs sont directement liés aux lieux d'approvisionnement. Chez les poissonniers nantais par exemple la crevette grise n'est connue que sous le nom de *boucaut* (selon l'orthographe la plus commune) et on peut voir des *bulots* (buccins) sur les étalages parisiens. L'imitation du concurrent et le snobisme de l'acheteur assurent également la diffusion de l'appellation. Ainsi les mots conquièrent-ils leur statut et leur autonomie pour voyager loin de chez eux. Quant à l'extension de termes comme *lotte*, *colin*, *saumonette*, elle est due à une sorte de subversion linguistique liée à des considérations économiques. *Saumonette* et *lotte* sont, pour ainsi dire, des produits destinés à la vente. Ils ne représentent pas le poisson lui-même.¹⁰

Les appellations commerciales introduisent, volontairement ou non, la confusion dans l'esprit des consommateurs. Et l'on s'est

¹⁰La *saumonette* des poissonniers est le nom commercial de la *rousette* (*scyliorhinus caniculus*). Ce poisson possède une peau véritablement abrasive; il est toujours vendu écorché. Quant à *lotte*, ce mot désigne la *baudroie* (*lophius piscatorius*), dont seule la partie comestible est présentée à la vente. Cet animal possède en effet une gueule disproportionnée à son corps, particularité qui lui a valu des noms locaux tout à fait évocateurs, que nous étudierons ailleurs.

préoccupé récemment de dresser la liste des noms régionaux ainsi que celle des équivalents entre les différentes langues dans le but de réprimer la fraude. Mais les locuteurs eux-mêmes subissent les conséquences de la diffusion importante de ces mots à l'acception floue. La notice *colin* du TLF est révélatrice à cet égard: A- ichthyol. "Poisson de mer, variété de merlan de grande taille." B- usuel. "Poisson de mer à chair fine très estimée dont le nom exact est *merlu*." *Colin noir*: "églefin." La définition "merlan de grande taille" nous paraît vide de sens si l'on se réfère à la nomenclature scientifique. La notice du TLF traduit bien l'embarras du lexicographe. A notre connaissance, *colin* désigne d'ailleurs souvent également le lieu noir et le lieu jaune.

Voici ce que m'ont dit des informateurs de St-Pierre-et-Miquelon: "Y a eu des années qu'y a eu une quantité de merlus ici. Et autrefois on en prenait un de temps en temps on disait une goberge. Mais quand les merlus sont venus c'était les mêmes poissons". Et aussi: "Ce qu'on prenait plutôt c'était la goberge, dans le temps, la goberge ou le colin quoi. On la prenait à la ligne de main ici. Mais maintenant c'est plutôt le merlu qu'on prend".

Ces citations doivent être commentées. En effet, il faut comprendre que l'appellation locale traditionnelle est *goberge*, mot que les informateurs eux-mêmes, retraités depuis longtemps, employaient couramment. Depuis l'arrivée des chalutiers métropolitains, on connaît le nom de ce poisson en français officiel: *merlu*, que les petits pêcheurs st-pierrais ont également fini par adopter. Les témoins entendent souvent parler de *merlus* par leurs cadets et comprennent qu'il s'agit de poissons du genre de la *goberge*. Il en est souvent ainsi des mots dialectaux minoritaires. Ils perdent leur vitalité et vieillissent avec les locuteurs, jusqu'à ce qu'ils perdent aussi leur sens. Ce qui complique encore les choses c'est que le poissonnier, à St-Pierre, vend ce poisson sous le nom de *colin*. Nos informateurs ont vu des *goberges* et des *colins*. Ils n'ont jamais vu de *merlus*. *Merlu* est donc, pour eux, un signifiant véritablement dépourvu de signifié. Pour leurs petits enfants, c'est sans doute *goberge* qui jouera ce rôle. Dès lors, ces trois mots sont objectivement, pour un oeil extérieur, des synonymes. Ils ne le sont pas dans la pratique linguistique locale.

3- L'ébauche de quelques cartes

Quels aspects présente la variation dans les cartes de l'*Atlas des côtes*? Les données qui sont actuellement en notre possession ont permis de tracer quatre ébauches de cartes concernant la faune marine:¹¹

-bigorneaux comestibles
mandie (particulièrement
aire *bergaud* etc.. en V
formes du type *bigorne*

-bernard l'hermite

Le mot français est tiré
pierre-l'hermite par
le comportement de cet

-tacaud (Q. 137): C

la plus nette: *gode* e
ment une forme issue d
mieux représentée, au
Gironde. La Bretagne s
délimitées. /takon/ c
contraire peut-être l
emprunt au breton.

-baudroie (Q. 179)

carte de manière déta
faite globalement, c
bles sans référence à

L'espace maritime
champ sémantique en
velle, que nous pourr
vités spécialisées,
matique qui devrait
représentation de l'
interactions. Mais l
l'espace atlantique
de la permanence des
question notre obje
mettre en évidence d

¹¹Les données ont été
d'Alain Le Berr
cahiers d'enquête
Léonard et Kali
la Gironde, par m
anglo-normandes
Fort-Philippe et
richs en Picardie

-*bigorneaux comestibles* (Q. 193): /vinyo/est bien attesté en Normandie (particulièrement en Haute-Normandie. On remarque aussi une aire *bergaud* etc.. en Vendée et une certaine préférence pour des formes du type *bigorned* en Bretagne celtique.

-*bernard l'hermite* (Q. 243): La dispersion des lexèmes est extrême. Le mot français est très rare (21) et laisse plutôt la place à *pierrre-l'hermite* par exemple. Il ne fait aucun doute que l'aspect et le comportement de cet animal ne nourrissent l'imagination.

-*tacaud* (Q. 137): C'est la carte pour laquelle la répartition est la plus nette: *gode* est le mot normanno-picard. *Tacaud* est manifestement une forme issue du littoral atlantique où elle est de loin la mieux représentée, avec des variantes du type *tacard* au sud de la Gironde. La Bretagne se partage entre plusieurs aires assez bien délimitées. /takon/ et /takart/ y sont tout à fait minoritaires. Ceci contrarie peut-être l'étymologie habituelle de *tacaud*, qui serait un emprunt au breton.

-*baudroie* (Q. 179): Nous analyserons ailleurs les données de cette carte de manière détaillée. L'interprétation des données doit être faite globalement, certaines hypothèses étymologiques étant impossibles sans référence à l'ensemble.

L'espace maritime ouvre au dialectologue de terrain un vaste champ sémantique encore peu exploré. Mais plus qu'une thématique nouvelle, que nous pourrions aussi bien rechercher dans d'autres activités spécialisées, l'espace linéaire des côtes engendre une problématique qui devrait enrichir la géographie linguistique. Certes la représentation de l'espace dialectal y est brouillée par de nombreuses interactions. Mais l'homogénéité des types de désignations à travers l'espace atlantique pose le problème de l'emprunt des motivations et de la permanence des attitudes culturelles. Elle met finalement en question notre objet-même. L'*Atlas linguistique des côtes* devrait mettre en évidence des aspects d'une civilisation maritime atlantique.

¹¹Les données ont été fournies par Jean Le Dù sur la base du travail d'Alain Le Berre (ouvrage cité) pour la Bretagne celtique, par les cahiers d'enquêtes de Geneviève Massignon, les enquêtes de Jean Léonard et Kalinka Galimard pour la côte qui s'étend de la Loire à la Gironde, par mes propres enquêtes en Normandie et dans les Iles anglo-normandes ainsi que dans le département du Nord à Grand-Fort-Philippe et Bray-Dunes, par des enquêtes de Chantal Gertheinrichs en Picardie.

Communication: Brasseur

intervenant: Rézeau

On peut en effet être surpris de l'absence de *bôme* dans le TLF, d'autant plus que depuis une vingtaine d'années le terme s'est répandu dans le vocabulaire de la voile avec les progrès de la navigation de plaisance. Cette constatation plaide en faveur de l'établissement de la nomenclature des dictionnaires à partir de sous-nomenclatures cohérentes et hiérarchisées par domaines, seul moyen d'éviter des oublis criants.

Je signale par ailleurs un petit manuscrit intéressant (Paris, Bibl.nat., lat. 6838c), fin XVIIe s./début XVIIIe s.; l'auteur démarque souvent Rondelet mais offre quelques passages personnels qui fournissent d'intéressantes attestations de noms de poissons pour diverses régions de France.

intervenant: Poirier

Ma question paraîtra sans doute naïve à un dialectologue rompu aux techniques d'enquête sur le terrain. Je voudrais savoir de quelle façon exactement vous pouvez être assuré que telle appellation s'applique bien à tel poisson. Rien ne ressemble plus à un poisson qu'un autre poisson. Compte tenu de la diversité des appellations que vous avez relevées et de la polysémie de certaines de ces appellations, comment procédez-vous en pratique pour établir la relation entre les noms et les poissons eux-mêmes?

réponse à Brasseur

Nous nous appuyons sur l'iconographie d'ouvrages spécialisés, et nous complétons la description, au besoin, par des précisions sur la taille du poisson ou son mode de capture, par exemple. Mais, comme je l'ai signalé, il est parfois illusoire de vouloir donner un équivalent strict au mot recueilli. Et, de toutes façons, nous ne prétendons pas établir une sorte de nomenclature scientifique dialectale.

intervenant: Dulong

L'importance de la dénomination des poissons à l'étal des poissonnières. Au Québec, ce que nous achetons sous le nom de *filets de sole* est en réalité des filets de morue et nos *sardines* sont de jeunes morues.



